

Sommaire



La correction des copies.

Le billet du président	1
Rendez-vous à Zurich!	2
Roland Béguelin dans les annales de l'Arci...	3
La caricature, charge explosive	5
Quatre-vingts ou huitante?	10
Sortie d'automne de l'AST	11
Championnat suisse d'orthographe .	17
Défense de la langue française	25
A propos de la «RSI» ... et de Mérimée!	27
Parle jeune n'est pas un «blèm» ...	29
Franglais, quand tu nous tiens!	31
Qu'est-ce à lire?	33
Le trésor du vieil homme	34
Mots croisés et avez-vous lu le <i>Trait d'Union</i> ?	47
Solution des jeux	48

En couverture :
L'affiche de la Fête du livre devant les Alpes valaisannes.

Le billet du président

Un soleil éclatant brillait à la gloire de la langue française, en ce samedi 30 août. On sentait les neurones des candidats à la finale du Championnat suisse d'orthographe bouillir sous les crânes. Une ciste antique peu connue sous nos latitudes freinait d'entrée les enthousiasmes. Les aventures potagères bucco-rhodaniennes n'avaient pas fini d'en faire suer plus d'un : les panais, scorsonères et autres crosnes, vieux légumes remis au goût du jour côtoyant les chaussetrapes habituelles, causèrent bien du souci aux juniors comme aux seniors, dans la salle de gymnastique de Chamoson ce samedi-là.

Cette dictée, truffée de jolis mots comme *épectase* – dont Francis Klotz, auteur malicieux, expliqua avec plaisir l'origine et surtout le sens un peu osé – n'était finalement pas si difficile, dira sans doute le Normand Guy Deschamps, vainqueur senior (deux fautes quand même cette année). A la proclamation du palmarès, en fin d'après-midi, dans le cadre de la Fête du livre de Saint-Pierre-de-Clages, j'ai eu l'honneur de lui remettre pour la dernière fois le challenge René Belakovsky, modeste contribution de l'Arci au Championnat suisse d'orthographe, qu'il conserve définitivement.

Pour être champion suisse, il faut cependant être... Suisse, et c'est l'écrivain bruntrutain Antoine Saucy (troisième

avec cinq fautes) qui ira représenter notre pays au Québec et en Afrique, en compagnie de la meilleure junior, la Staviacoise Roxane Duriaux. Antoine Saucy n'est « que » membre sympathisant de l'Arci. On devrait lui demander d'être membre actif, non ?

La Fête du livre de Saint-Pierre-de-Clages est un événement incontournable pour tout amateur de beaux livres, de curiosités éditoriales et de bouquins tout court. On y fait des rencontres étonnantes, comme cet *éruditeur* et *néologue* improbable et si sympathique, Chambaron (www.chambaron.eu), notre voisin de stand. On ne peut pas prétendre que le stand de l'Arci, vaillamment tenu depuis plusieurs années par votre vice-président, Michel Pitton, et l'indéfectible Marcel Odiet, a attiré les foules, mais le concours de détection d'helvétismes a bien marché. Quant aux bulletins d'inscription pour dénicher de nouveaux membres, l'avenir nous dira si la pêche a été bonne.

Merci à tous les Arciens et toutes les Arciennes que j'ai croisés à Chamoson et Saint-Pierre-de-Clages. Certains ont mis la main à la pâte pour corriger la dictée du samedi, d'autres étaient fidèles au poste et tenaient le stand, d'autres encore étaient là pour leur plaisir. C'est ça, la Fête du livre, un pur plaisir.

Olivier Bloesch

Rendez-vous à Zurich !

La *Journée de la typographie* (« Ein Tag der Typografie »), organisée alternativement à Zurich et à Berne, sera la vingtième. C'est Hans-Rudolf Lutz (1939-1997), typographe et graphiste hors du commun, qui avait incité le secrétaire syndical Hans Kern à organiser une telle manifestation professionnelle. Sept cents personnes se pressèrent à la Rote Fabrik zurichoise lors de la première édition.

Parallèlement, en Suisse française, sous l'impulsion de Michel Pitton, onze journées romandes se sont déroulées, rassemblant entre cent et cent quatre-vingts participants. Une quarantaine de spécialistes de la typographie et du graphisme, renommés sur le plan international, ont présenté leurs travaux et sont venus partager leurs expériences, au fil des rencontres, à Lausanne.

Cette année, plusieurs raisons ont encouragé *comedia* (syndicat suisse des médias) à grouper les forces dans une manifestation fédérale, concentrée à Zurich, le samedi 18 octobre prochain. Les exposés seront enrichis d'une traduction simultanée (français, allemand, italien). Divers anniversaires s'amalgament en effet à cette vingtième journée. Il s'agit d'abord de marquer deux dates fort importantes pour la typographie de création : les 75 ans des *Typografische Monatsblätter* (TM), en même temps que les 60 ans de la fusion des TM-RSI (*Revue suisse de l'imprimerie*).

Cette dernière, née en 1923 et éditée par les Imprimeries Populaires de Lausanne, a été jointe aux TM en 1948, sous l'égide du syndicat. On sait que cette revue typographique, réputée au-delà de nos frontières, a été un des organes principaux de propagation du « style suisse », diffusé dès après la Seconde Guerre mondiale. Enfin, cerise sur le gâteau, en soirée, ce sera la fête, à l'occasion du cent cinquantième anniversaire du syndicat, dont *comedia* est l'émanation.

Nous encourageons vivement les lecteurs du *Trait d'Union* à faire le voyage sur les bords de la Limmat, renforçant ainsi la présence de participants de langue française.

(De plus amples informations peuvent être obtenues sous www.comedia.ch)

Parmi les intervenants, la représentation latine sera assurée par Philippe Apeloig (Paris), graphiste et professeur, orateur principal; par Leonardo Sonoli (Rimini), designer; par notre confrère Roger Chatelain, qui s'exprimera sur le thème « L'apport romand à la typographie ».

La caricature, charge explosive

On fait généralement remonter l'origine de la caricature à l'Antiquité. Des graffitis retrouvés sur les murs de Pompéi en témoignent. La Grèce antique a eu un caricaturiste, nommé Pauson, cité par Aristophane et Aristote. Le Moyen Age nous a laissé des figures caricaturales sur les sculptures des cathédrales. On en découvre aussi dans les enluminures de livres manuscrits.

Avec la Réforme et l'imprimerie apparaissent les feuilles volantes (*fliegende Blätter*) illustrées par Lucas Cranach. La diffusion des ouvrages ornés de gravures sur bois a rapidement vulgarisé ce genre particulier fort apprécié du public. Datant d'époques où l'analphabétisme était la règle quasi générale, ces images avaient l'avantage d'être accessibles à tous. Des premiers âges de l'imprimerie à nos jours, la caricature a traversé toutes les périodes agitées de l'histoire.

Mais le mot caricature (de l'italien *caricare*, charger) convient-il bien pour définir des représentations alliant le monstrueux, le fantastique et le grotesque sans réelle intention satirique ?

Satire... en rafales

Il faudra attendre la fin du XVI^e siècle pour qu'apparaisse la caricature sous son sens initial impliquant les notions de ressemblance, de reproduction bouffonne, d'exagération et de charge. Et ce n'est que



Honoré de Balzac, par Honoré Daumier.

vers la Révolution française que se réalisera la synthèse de l'esprit satirique et de la caricature, à la fois trait de crayon et trait d'esprit.

On peut situer le véritable essor de la caricature vers le milieu du XIX^e siècle. A cette époque, chaque changement de gouvernement s'accompagnait aussitôt d'une modification du régime de la presse. En 1830, Charles X avait précipité sa chute en censurant la presse. Mais, tant sous le gouvernement de Napoléon III que sous

celui de Louis-Philippe et de Mac-Mahon, la presse fut asservie.

En 1830, Charles Philipon avait fait paraître un journal satirique, *La Caricature*, qui s'en était pris à Louis-Philippe, monté sur le trône la même année. Le pouvoir, exaspéré par les dessins irrévérencieux du caricaturiste, imposa alors la loi du 9 septembre 1835 qui interdisait toute représentation du roi sans l'accord de la préfecture de police. *La Caricature* cessa alors de paraître, s'estimant incapable de concevoir des dessins politiques qui auraient reçu l'agrément des censeurs. Philipon, pour se venger, imagina de représenter le monarque sous les traits d'une poire. Cette caricature, demeurée célèbre, non seulement ridiculisa le roi, mais immortalisa son auteur. Philipon était aussi le fondateur du *Charivari*, autre journal satirique. Fondé en 1832, c'était le premier quotidien illustré du monde. Il dura jusqu'en 1879, ce qui, à l'époque, était une longévité exceptionnelle pour un journal de ce type.

Ce n'est qu'en 1881 – les républicains étant désormais majoritaires au Sénat – que fut votée la loi, devenue célèbre, qui abolissait l'ancienne législation sur la presse, instituant un régime très libéral qui fut à la base de toute législation démocratique sur le droit d'expression. Le résultat ne tarda pas à se faire sentir. Lorsque la loi fut votée, on comptait 3800 journaux en



Louis-Philippe, par Charles Philipon.

France; dix ans plus tard, ils étaient 6000. Les grands bénéficiaires furent les illustrateurs. De 1881 à 1900 trente et un périodiques satiriques illustrés virent le jour. « Les journaux étaient si nombreux, écrit Jacques Lethève, qu'aucun autre temps ni aucun autre pays n'en a connu et n'en connaîtra peut-être de semblable. »

Comme un coup de griffe

Le rôle de la caricature est de fustiger en déformant. Elle est aux arts graphiques ce que le pamphlet est à la littérature. C'est, dit Lachâtre, « l'auxiliaire léger, frivole en apparence mais redoutable du pamphlet ». Elle s'affirme comme un moyen d'expression qui parle à tous vite

et fort. Son caractère caustique et fron-
deur réjouissait Jules Vallès : « Je ne
connais rien qui donne du courage aux
vaillants et amuse les tristes comme cette
caricature maligne ou cruelle qui saisit au
vol les ridicules et les sottises pour les
clouer sur le papier par l'aile ou la patte,
avec le bec d'une plume ou la pointe d'un
crayon. Tant pis pour ceux qui sont
atteints et à qui la plaisanterie fait saigner
les verrues ! Qu'il y ait cruauté ou justice,
que la plaisanterie porte à faux ou frappe
juste ! Qu'importe ! Si la caricature a
trouvé le défaut de la cuirasse et qu'elle
atteigne la vérité par le trou de la cuirasse,
n'est-il point heureux qu'un artiste se soit
trouvé là pour venger ainsi bon sens, jus-
tice ? »

L'influence du dessin satirique dénon-
çant, comme l'écrivait l'auteur de *Jacques
Vingtras*, « les ridicules et les sottises » a
été démontrée récemment encore. La
crise d'hystérie des intégristes musulmans
suscitée par la représentation caricaturale
de leur prophète est un exemple du pou-
voir démystificateur du dessin satirique.
Nul n'est tenu de considérer comme sacré
ce que des illuminés mystiques ont sacra-
lisé. Que ces derniers adorent qui ils veu-
lent ; qu'ils se signent, s'agenouillent, se
prosternent devant leurs prophètes, peu
importe. Mais que ces obscurantistes
n'exigent pas d'autrui une adhésion à leurs
croyances.

Champfleury, dans son *Histoire de la
Caricature moderne* (E. Dentu, Paris,
1865) comparait le dessin satirique au
coup de griffe d'un chat. Il définissait la
caricature comme une pratique féline.
Comme le chat, douée d'un regard per-
çant, elle griffe et écorche sans jamais tuer
ses victimes. « Quelques-uns, dit le même
auteur, trouvent la caricature violente,
injuste, taquine, hardie, turbulente, pas-
sionnée, menaçante, cruelle, impitoyable.
Elle représente la foule. Et comme la cari-
cature n'est significative qu'aux époques
de révolte et d'insurrection, s'imagi-
ne-t-on, dans ces moments, une foule tran-
quille, raisonnable, juste, équitable,
modérée, douce et froide ? »

Certes la caricature est révolutionnaire.
Fidèle à son étymologie, c'est une charge
explosive. Elle est insurrection et rébel-
lion. C'est l'expression même du mécon-
tentement. Mais si elle est le plus souvent
généreuse et vengeresse lorsqu'elle ex-
prime le ras-le-bol du citoyen et qu'elle
dénonce les tares du militarisme, de la
religion, de la politique et du capitalisme,
elle s'est aussi parfois montrée rétrograde,
chauvine, xénophobe et réactionnaire.
On l'a vue dénigrer toute nouveauté et
tout progrès social. Lors de l'affaire
Dreyfus, le chauvinisme patriotique et
l'antisémitisme se donnèrent libre cours.

« Innocents ou coupables, amis ou
ennemis, qu'importe la caricature ? Elle va

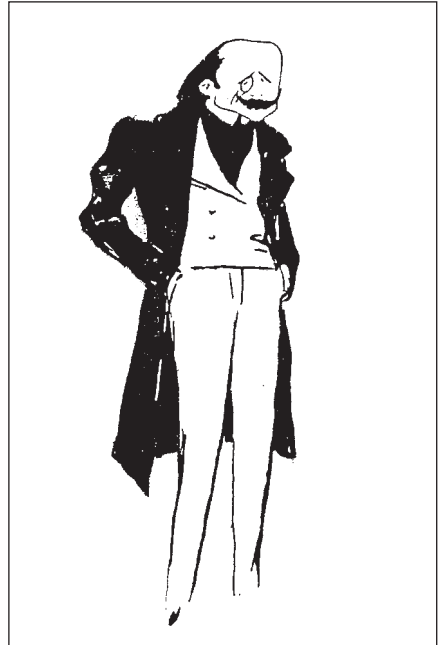
ça et là, par sauts et par bonds, elle frappe à droite, elle frappe à gauche, elle mord, elle égratigne; elle est cruelle, elle est venimeuse; mais, après tout, elle est si bonne fille qu'on ne peut guère se fâcher contre elle. La caricature est partout, elle est inattaquable, elle échappe à tous les murmures, à toutes les clameurs, à tous les procès. Ce ne sont pourtant ni les attaques, ni les clameurs, ni les procès qui lui ont manqué » remarquait le critique Jules Janin.

Comme la littérature, la caricature a créé des personnages légendaires: Ratapoil (Daumier), Mayeux (Traviès), Joseph Prudhomme (H. Monnier), le sapeur Camember (Christophe), le père Ubu (A. Jarry).

Procédant de la caricature et de la bande dessinée, les albums de Tœpffer révèlent les personnages de M. Cryptogame, M. Crépin, M. Vieuxbois, M. Jabot et de ce Docteur Festus dont s'inspira Alfred Jarry pour son personnage du docteur Faustroll, pataphysicien.

La caricature dans les arts graphiques

La caricature est un élément important des arts graphiques. Elle a été liée aux différentes techniques d'impression qui ont naturellement grandement influencé le travail des artistes. La gravure sur bois a d'abord contraint l'artiste à créer son



Edmond Rostand, par Sem.

œuvre en fonction de son interprétation par le graveur. Dès 1796, la lithogravure a permis à des artistes comme Gavarni, Cham et Dau-mier de trouver leur véritable style. Puis la photogravure chimique (1850), la similigravure (1882), l'héliogravure (1890), l'offset (1904) permirent à l'imprimé d'atteindre un niveau de qualité remarquable. Les nouvelles techniques d'impression permettant la reproduction photographique portèrent un coup fatal aux graveurs. En revanche, la vogue

de la caricature s'en trouva accrue. Aujourd'hui, la plupart des caricatures sont reproduites « au trait ». Et il n'est pas un seul quotidien qui n'ait son caricaturiste attiré.

Par cela même qu'elle les brocarde, les attaque et fait rire à leurs dépens, la caricature a, de tout temps, suscité, plus encore que le texte, la crainte – parfois la haine – des puissants, des nantis, des bourgeois. Elle démolit les plus solides réputations et contribue à façonner l'opinion. Elle se présente donc, a contrario, comme la protectrice des obscurs, des sans-grade. Elle est, dans le meilleur des cas, la revanche des faibles sur les forts. Elle représente le peuple, elle est le cri des citoyens.

La répression ou la disparition de la presse satirique, en n'importe quel Etat et

sous n'importe quel régime politique, est toujours un indice inquiétant, car la libre expression du dessin satirique témoigne de l'état de santé d'une société.

André Panchaud

Références

Jean-Pierre Béchu: *La Belle-Epoque et son envers*, André Sauret, Monte-Carlo, 1980; Louis Guéry: *Visages de la Presse*, CFPJ, Paris, 1997; Michel Ragon: *Le dessin d'humour*, Arthème Fayard, Paris, 1960; Jacques Lethève: *La caricature sous la III^e République*, Armand Colin, Paris, 1986; Marcus Osterwalder: *Dictionnaire des illustrateurs*, Hubschmid & Bouret, Paris, 1983; «La satire politique», *Crapouillot* N° 44, avril 1959; *Gavroche* N° 89, sept.-oct. 1996; *Nouveau dictionnaire universel Lachâtre*, 1865-1870; *Encyclopaedia Universalis*, t. 2, 2004.

Les pièges de l'instituteur Pivot

Certains se souviendront de la dictée à la télé française instaurée de 1985 à 2004 par Bernard Pivot. On peut retrouver l'intégrale de ces textes, les corrigés, des pages pour s'entraîner, un index carabiné (d'acabit à zeuzère), ainsi que la célèbre dictée de Prosper Mérimée.

Editions Livre de Poche, 16 fr. 70.

Autre livret minçolet et pas cher, 18 leçons de français suivies d'autant de dictées. En prime, des dictées tirées de classiques (Maupassant, Rimbaud, Zola...).

« Dictées » de Mathilde Paris.

Editions Pocket, 4 fr. 20.

Quatre-vingts ou huitante ?

Pour ne vexer personne, la Radio et la Télévision suisses romandes laissent leurs présentateurs choisir.

« Il y a une semaine, j'enregistrais mon émission *TSR Dialogue*, raconte Sébastien Rey, le présentateur de la Télévision romande. J'ai dit huitante. Le cameraman m'a repris, prétextant que quatre-vingts serait mieux à l'antenne. Il n'en est pas question ! Pourquoi je changerais ? »

On peste contre le Röstigraben. Doit-on maintenant s'inquiéter d'un « 80-graben » ? Ce fossé linguistique serait en tout cas difficile à tracer précisément sur une carte. Mais en gros, les Genevois, Neuchâtelois et Jurassiens n'en ont que pour quatre-vingts. Alors que Vaudois et Fribourgeois ne jurent que par huitante. En Valais, les deux cohabitent.

Difficile de ne vexer personne

Difficile, avec ce méli-mélo, de s'adresser au plus grand nombre sans vexer personne. « A la TSR, nous n'avons pas de consigne, les deux coexistent, note Darius Rochebin, star du 19:30. Tant mieux, car ça reflète la diversité du pays et le plus important est d'être à l'aise avec sa langue. » Même son de cloche à la Radio romande. « Nous n'avons pas de directive, confirme Mehmet Gultas, l'animateur de *Forums*. Mais huitante est un peu marginal, non ? Notez que ce n'est que l'avis d'un Genevois », sourit-il.

Si la coexistence des deux termes semble pacifique, tout ne se déroule pas sans arrière-pensée. « A Genève, quand le Valaisan que je suis dit huitante, certains rigolent ou me demandent si je suis un paysan du Gros-de-Vaud, s'amuse Sébastien Rey. Mais j'assume. D'autant que quatre-vingts, ce n'est pas logique du tout. Et c'est déjà un pas vers quatre-ving-dix... »

Voilà le vrai tabou : surtout, ne pas singer les Français ! « L'usage à la TSR, explique Darius Rochebin, est de ne pas user des soixante-dix et quatre-vingt-dix. Un téléjournal est profondément ancré dans un pays. Ce serait presque un sacrilège. » Même règle implicite à la Radio romande. « Nous n'avons pas l'ordre de bannir ces termes, souligne Mehmet Gultas, mais on doit avoir l'élégance et le souci de parler à nos auditeurs. »

Voilà qui n'arrange pas le Français Etienne Fernagut, qui présente *La ligne de cœur* sur La Première. « La semaine, je vis à Lausanne. Dans mon quotidien comme à l'antenne, j'utilise septante et nonante. Le week-end, je traverse le lac pour ma maison de Morzine (F). Je repasse alors à l'usage français. Mais pas d'inquiétude, cette gymnastique mentale ne m'a pas encore rendu schizophrène, rigole-t-il. Et le calvaire ne s'arrête pas là : il faut aussi à chaque fois passer de trois à deux bises ! »
Renaud Michiels - Le Matin, 30 avril 2007.

Défense de la langue française

Du sens des mots (II)

« Il y a un rapport entre la langue et la pensée: on ne peut pas penser une chose clairement si on ne peut la dire clairement. Les mots nous aident à communiquer, à comprendre ce que dit l'autre, à nous faire comprendre. C'est la base de tous les rapports. La correction de la grammaire et le respect des nuances de sens entre les mots permettent d'éviter les malentendus. » Jacqueline de Romilly, de l'Académie française, *L'Express* (29 mars 2007).

Un professeur de sociologie de la Sorbonne (Paris V – René Descartes), M. Michel Maffesoli, fait justement remarquer, dans le *Figaro Magazine* du 23 juin 2007, qu'il convient de distinguer entre **morale** et **éthique**.

« Par une sorte de tic de langage, dit-il, on accole trop souvent les deux termes – *J'ai une morale, une éthique...* –, le second terme revenant à une manière un peu plus chic, quasi snob, d'affirmer que l'on a une morale. » Et il ajoute qu'élaborée au XVIII^e siècle, notamment avec les droits de l'homme, « la morale touche au fondamental, elle trace des perspectives universelles applicables en tout lieu et en tout temps, alors que l'éthique, au sens étymologique, se limite à n'être qu'un lien, un < ciment > ».

C'est ainsi qu'une tribu a une éthique – la mafia a une éthique, sans avoir forcément de morale... »

Dans un article consacré à Hongkong, le quotidien genevois *Le Temps* écrit le 29 juin 2007: « Dix ans après son retour **sous le giron** chinois, Hongkong affiche une belle prospérité. » Selon le *Nouveau Petit Robert*, le giron était autrefois un pan de vêtement taillé en pointe et spécialement un pan de vêtement allant de la ceinture aux genoux. C'est aussi la « partie du corps allant de la ceinture aux genoux ». Exemple: *La petite déjà blottie dans son giron* (Balzac).

C'est aussi une figure littéraire: le « milieu où l'on se sent protégé, en sécurité ». Exemple: « enfant élevé dans le giron maternel, le giron familial » ou encore « rentrer dans le giron de l'Eglise », c'est-à-dire dans la communauté catholique.

On voit donc qu'on ne saurait dire « sous le giron chinois », mais **dans le giron** chinois.

Le ridicule ne tue pas à la direction générale de La Poste. Ainsi a-t-on pu lire dans la presse que les **facteurs** étaient désormais nommés **gestionnaires en logistique** !

Dans cet ordre d'idées, on peut signaler l'annonce parue dans le *Quotidien jurassien* du 2 décembre 2006: l'Association jurassienne d'accueil des demandeurs d'asile mettait alors au concours un poste **d'apprenant(e) de commerce**. Et d'autres annonces publiées par le même journal le

27 octobre 2007 sont ainsi libellées: **apprenant(e) employé(e) de commerce**. C'est d'une beauté éclatante! Jusqu'ici, l'on connaissait les **apprentis de commerce**.

Le *Nouveau Petit Robert* précise que l'**apprenant** est une personne qui

apprend, qui suit un enseignement; l'**apprenti** est « la personne (souvent jeune) qui apprend un métier, qui est en apprentissage ». Gardons aux mots leur véritable sens!

Etienne Bourgnon

Franglais, quand tu nous tiens ! (XVIII)

« **Q**ue la langue française, au cours des dernières décennies, n'ait cessé de se dégrader est une évidence. Il est une évidence aussi que la plupart des fautes de langage, impropriétés, barbarismes, solécismes, négligence des accords, prononciations boiteuses, invention de néologismes inutiles ou obscurs, emploi abusif de vocables étrangers ou dérivations absurdes de ces vocables sont commis ou propagés par les médias. » (Maurice Druon, de l'Académie française, cité par *Défense du français* N° 444, septembre 2003.)

Dans un article intitulé « La maturité ne vaut-elle plus rien ? », le magazine lausannois *L'Hebdo* du 19 août 2004 écrivait : « Le taux des étudiants qui quittent les hautes écoles suisses sans papiers est anormalement élevé en comparaison internationale, dénonce Xavier Comtesse. Ce taux de **drop out** est en moyenne de 30 % mais, selon les facultés et les établissements, il frise parfois les 40 % . »

D'après les dictionnaires, le verbe « to drop out » signifie se retirer, renoncer, omettre, supprimer. Il y a une idée d'abandon. Dans le cas particulier, il s'agit d'un **abandon scolaire** ou d'un **décrochage scolaire**, c'est-à-dire d'un phénomène d'abandon de l'école avant la fin de la période d'obligation scolaire, comme l'explique Alfred Gilder dans son dictionnaire franglais-français. Ces

expressions ne sont-elles pas plus parlantes que « drop out » ?

On entend parfois l'expression « Demandez votre **flyer** d'information. » Ce vocable signifie oiseau, insecte ou aviateur. Il comporte l'idée de voler. En l'occurrence, il est question d'une **feuille volante**, d'un **papillon**, d'un **tract**, d'un **prospectus**, etc. Cet anglicisme n'est évidemment d'aucune utilité.

Autre anglicisme parfaitement vain : **flash-back**. Dans un article du quotidien français *Libération*, repris par *La Liberté de Fribourg* le 27 février 2004, on pouvait lire à propos du film *La Passion* : « Les brefs **flash-back** (au singulier) qui montrent Jésus au milieu de ses disciples ne suffisent pas à respirer au milieu du carnage. » Cet anglicisme se compose de « flash », qui signifie éclat lumineux, lueur subite, éclair, et de « back », qui veut dire retour, recul. C'est surtout dans le domaine du cinéma qu'il est utilisé. En français, il s'agit d'un **retour en arrière** ou d'une **rétrospective** (Québec). En littérature, on peut aussi parler de **retour en arrière dans le récit**. Enfin, en matière de toxicomanie, on doit dire **effet à retardement** (de la drogue).

Nous avons déjà traité du mot « show » dans l'article XII. Il faut encore dire un mot de l'anglicisme **show business** ou **show-biz**, que l'on entend si fréquemment. Ainsi, dans un article intitulé « Bas

les masques», publié par le *Quotidien jurassien* du 7 février 2004, lisait-on: «Il y a le masque de la vedette du **show business** toujours beau, souriant, épatant, sans âge.» Il peut aisément être remplacé par **monde du spectacle, industrie du spectacle** ou **métier du spectacle**, comme **quiz-show** se dira **jeu de série de questions, jeu-concours, casse-tête, pose-colle** ou **questionnette**.

Quant au **business plan**, c'est, nous dit Alfred Gilder, un dossier présentant un projet chiffré de création ou de développement d'entreprise. Pourquoi ne pas le nommer **plan d'affaires, plan de développement** ou **projet d'entreprise**?

Étienne Bourgnon
(à suivre)

Le suffixe **-erie**

Ce suffixe est régulièrement et de plus en plus employé. Il avait déjà été très productif avec *pêcherie, pâtisserie, boulangerie, poterie, hôtellerie, rhumerie* et tant d'autres.

Mais depuis trente ans, sont apparus en plus *viennoiserie, solderie, sandwicherie, parurerie, ingénierie, déchetterie* (parfois *déchèterie*), *croissanterie, briocheerie, billetterie*, etc. Et dans notre pays, la *friterie* a progressivement remplacé la *friture*. On rencontre même des *lunetteries* et des *cadeauteries* où un «t» euphonique a été ajouté!

Certains mots anglais sont intégrés de cette manière: nous voyons fleurir dans nos villes des *sweateries*, des *pulleries*.

Les diverses régions francophones ne sont pas en reste. Au Québec, par exemple, *foresterie* désigne les industries de gestion de la forêt et *poudrerie*, la neige fine poussée par le vent. Un bureau d'architecture de Lausanne s'est baptisé *espacerie*. Au Sénégal et au Mali, existe la *dibiterie* (de dibi, viande grillée) où l'on vend et cuit de la viande, l'*essencerie* (la station-service), la *garcerie* (la maison de prostitution). En Louisiane, on parlera de *pataterie* (entrepôt de pommes de terre).

Des mots nouveaux, construits sur ce modèle, apparaissent tous les jours dans la langue: *doguerie*, magasin d'articles pour chiens; *démarcherie*, bureau permettant aux citoyens d'entreprendre une démarche administrative.

D'*aciérie* à *volerie*, ils sont déjà 470 noms féminins en *-erie* dans le *Petit Robert* et constitueront bientôt près d'un pourcent des mots d'un dictionnaire courant!

Qu'est-ce à lire ?

« Deux Ailes »

« Deux Ailes » : un chant et un cri. Porté par le vent de la mémoire, renaît le temps heureux de l'adolescence au châ-



teau-collège de la colline lyonnaise. Lieu de tous les enthousiasmes, littéraires et musicaux surtout, vécus avec humour et émotion. Puis c'est l'envol sur le théâtre animé de la vie. Et le choc du destin. Un hymne à l'amitié jusqu'à la lisière du grand sommeil.

Auteur : Martine MAGNARIDÈS
(Martine Magnard Athanasiadès) est professeur (France, Suisse, Afrique, Allemagne) et traductrice.

*Prix Schiller pour son roman
« Hautes Pierres ».*

Prix des Ecrivains vaudois pour l'ensemble de son œuvre.

Médaille d'or de la Renaissance Française.

Editions La Bruyère - Librairies
Payot - Internet: amazon.fr

Illustration de la couverture :
Tableau de Heinrich Vogeler.

Le trésor du vieil homme

Une nouvelle de Jean des Vignes (II)

Elle revoyait toute son aventure et les autres l'écoutaient, comme on écoute un conteur, le soir au coin du feu.

* * *

– Entre, avait dit le vieil homme.

– Dis, monsieur, que vas-tu me montrer ?

– Viens... c'est plus loin, dans la chambre à coucher.

Ils ont traversé encore une pièce et l'homme a ouvert plusieurs armoires.

– Regarde !

– Ce sont des pierres, dit Marguerite, et encore des pierres. Comme elles sont belles. Elles brillent, elles ont des milliers de reflets. Pourquoi, dis, que tu les as mises dans des vitrines, avec de la lumière ?

– Pour les admirer et leur donner tout leur éclat. Vois-tu, je les ai placées là, dans ma chambre à coucher. Parfois, la nuit, lorsque je ne dors pas, je les contemple. Car, sais-tu, à mon âge on ne dort plus guère...

– Toutes ces pierres sont merveilleuses, fit Marguerite. Regarde celle-ci. Elle est rouge orangé...

– Oui, et elle a une histoire. Elle provient de l'Inde. Elle est probablement âgée de plusieurs milliers d'années... Tu aimes les histoires, Marguerite ?

– Oh, oui !

– Alors, écoute. C'est une cornaline. Elle appartenait à un prince, il y a fort longtemps. Un jour, le jeune prince indien en fit cadeau à la femme que son cœur avait choisie. Puis il partit faire la guerre, car des armées étrangères avaient envahi ses terres. Avant de partir, il dit à la jeune fille : « Si je ne reviens pas, prends cette pierre et pars à ma recherche. » Les mois passèrent et le jeune prince ne revint pas. La jeune fille prit alors la pierre et partit à la recherche du prince. Elle marcha longtemps. La pierre la guidait, devenant plus brillante lorsqu'elle se dirigeait dans la bonne direction. Un jour, elle découvrit une caverne dont l'entrée était gardée par un dragon. Elle sut, par la brillance de la pierre, que son prince était prisonnier du dragon. La bête lui posa sept questions auxquelles elle devait répondre pour avoir accès à l'intérieur de la caverne. Elle répondit juste à chaque question et put ainsi pénétrer dans la grotte. Elle trouva le prince, mais lorsqu'ils voulurent ressortir, le dragon leur barra le passage, crachant du feu. La jeune fille prit alors la pierre et celle-ci se mit à briller d'un éclat si vif que le dragon en fut ébloui. Ainsi, ils sortirent de la caverne et retournèrent dans leur royaume...

– Elle est très belle, ton histoire. Elle est vraie ?

– Pour moi, elle est vraie et c'est l'essentiel, Marguerite.

– Mais alors, tu es riche !...
– Si l'on veut, répondit le vieil homme. Ces pierres valent cher, du moins certaines. Elles sont ma fortune, mais je ne les vendrais pas pour tout l'or qu'on pourrait m'en donner.

– Et pourquoi tu me les montres, dis ?
– Je t'ai vue chercher des pierres, sur la place. Tu semblais tellement passionnée. Lorsque j'étais enfant, je faisais comme toi.

– Et celle-ci ? Elle a une forme bizarre. Elle est noir, rouge, jaune, avec encore des reflets bleus...

– Ça, c'est une pierre venue des étoiles, raconta le vieil homme. Une météorite. Si tu as regardé le ciel, la nuit, tu as certainement pu en voir traverser l'espace. Elle a franchi des centaines de milliers de kilomètres avant de nous parvenir. Elle a aussi une histoire étrange. Un enfant la trouva et l'apporta chez lui. Mais les hommes de ce temps-là croyaient ces pierres maléfiques, et on pensait qu'elles remontaient au ciel. Aussi les attachait-on avec des chaînes, lorsque ces blocs étaient gros. Encore fallait-il les exorciser. On fit donc venir des moines d'un couvent proche pour faire sortir de la pierre que le garçon avait trouvée tout le mal qu'elle était censée contenir. Tu constates, Marguerite, que cette pierre-là est toute petite. Mais le garçon ne voulut pas qu'on la lui prenne. Il la cacha, disant qu'il l'avait perdue, et les moines ne la retrouvèrent pas. Le gar-

çon grandit et il garda le petit bout d'étoile sur lui, caché dans son pourpoint. Et le bout d'étoile le lui rendit bien. Comme il avait cette passion toute particulière pour la pierre et le marbre, il devint un très grand sculpteur : il se nommait Michel-Ange...

– Michel-Ange, fit Marguerite rêveuse. Que j'aime cette histoire. Et, dis-moi, cette autre pierre, là, toute bleue ?

– Celle-là provient du Nouveau-Monde, au-delà des mers. Des hommes vivaient là-bas, avant que les Européens n'y débarquent. Ces indigènes possédaient nombre de ces pierres. Vint un jour un hardi navigateur, nommé Christophe Colomb, qui découvrit ces terres lointaines. Les gens du pays, eux qui n'avaient jamais vu d'hommes blancs, crurent que des dieux leur étaient envoyés du delà des horizons. Ils leur offrirent des cadeaux en signe de bienvenue. Et parmi ces présents se trouvait ce qu'ils avaient de plus précieux : cette pierre. Elle représentait pour eux le symbole d'un pouvoir extraordinaire, le don de concrétiser la fraternité et l'amour entre les êtres. Ils furent, par la suite, bien mal récompensés de leur générosité, car les nouveaux venus leur firent la guerre et les exterminèrent en grand nombre...

– Comment des hommes peuvent-ils être si méchants envers leurs semblables ?

– Sais-tu Marguerite, reprit le vieil homme, de nos jours encore... Mais

ceci est une autre histoire que je ne te conterai point... Et pourtant, je garde ma foi en l'homme; en l'homme de demain. C'est pourquoi les enfants me passionnent.

– Oh dis! Et celle-ci, toute jaune et transparente?

– Elle vient de Chine. Elle a aussi son histoire. Elle appartenait à un mandarin...

– Qu'est-ce que c'est, un mandarin? questionna l'enfant.

– Un seigneur, un prince si tu veux.

– Comme celui qui vivait en Inde et dont tu m'as conté l'histoire, tout à l'heure?

– Oui, Marguerite. Et tu verras qu'il y a une certaine similitude entre les deux histoires. C'est là que se rejoignent le charme et le mystère des contes orientaux. Ecoute plutôt: ce mandarin-là perdit un jour cette pierre dans une rivière. Celle-ci parcourut alors un long chemin, roulant avec les eaux du torrent. Un meunier, dont le moulin tournait au fil de l'eau, la trouva. Il voulut la rapporter à la cour du mandarin, car il avait entendu l'histoire de la pierre perdue. Pourtant, on l'accusa d'en être le voleur et il fut roué de coups. Mais mille calamités s'abattirent sur la province. L'astrologue du mandarin consulta la pierre, qu'on disait investie d'un étrange pouvoir de divination. La pierre, à ce que dit la légende, répondit à l'astrologue que seul le meunier pourrait rétablir le juste

équilibre des choses. On l'envoya donc chercher. Le mandarin lui offrit la pierre et le poste de premier ministre. Le meunier fit construire des barrages et des murs pour endiguer fleuves et rivières, qui débordaient. Ainsi il dompta les éléments...

– Et où l'as-tu trouvée? dit Marguerite intriguée.

– Là-bas, en Chine, dans un marché de Shanghai. Le vieux Chinois qui me la céda m'en conta l'histoire.

– Mais alors, toi aussi tu peux gouverner?

– Cette pierre avait dans ce temps-là des vertus qu'elle n'a probablement plus aujourd'hui.

– En voici encore une rouge, aussi transparente et en forme de cigare!

– J'y tiens tout particulièrement, reprit le vieil homme. Elle fut découverte dans l'un des tombeaux des pharaons égyptiens...

– Dans une pyramide?

– Tu en sais des choses, pour ton âge! Oui, dans la pyramide de Toutankhamon, qui fut l'un des plus grands pharaons de l'Égypte, il y a de cela plus de trois mille ans. Toutankhamon se passionnait pour les pierres, lui aussi. Il tenait celle-ci d'un fellah, un paysan des bords du Nil. Le fellah avait fait un vœu: voir le pharaon, le grand roi d'Égypte. Il voulut donc demander audience, mais les gardes du palais ne

le laissèrent pas entrer. Le paysan se posta alors sur le parcours que devaient emprunter le roi et sa suite. Lorsque celui-ci passa, le jeune fellah lança la pierre, qui tomba aux pieds du pharaon. Toutankhamon la ramassa, s'arrêta et demanda à voir le fellah. Le paysan s'avança et Toutankhamon lut dans son regard une profonde amitié. Ce regard de fraternité le troubla beaucoup et il pria l'homme de venir au palais. Ils mangèrent ensemble comme de vieux amis. Toutankhamon demanda au jeune paysan ce qu'il désirait en échange de la pierre. « Rien, lui répondit le fellah ; maintenant que je t'ai vu, je retourne travailler ma terre, sur les bords du Grand Fleuve. Garde cette pierre en mémoire de moi... » Et ainsi la pierre parvint jusqu'à nous, par-delà les âges.

– C'est un conte merveilleux. Vrai, lui aussi ?

– Encore une fois, continua le vieil homme, il est vrai pour moi. D'autres en jugeront peut-être autrement, mais ce qui compte n'est-il pas notre propre vérité ?... Regarde encore, Marguerite, et vois cette pierre-là. Oui, cette autre, plus loin. On l'appelle « rose des sables ». Ecoute son histoire, à elle aussi... Vint un jour un poète, un écrivain qui était aussi aviateur. Son avion tomba en panne et il dut se poser dans les sables du désert. L'aviateur marcha longtemps, dans l'espoir de trouver quelque village arabe. Sans succès. Il

allait certainement mourir de soif quand passa près de lui un bédouin, juché sur son chameau. L'homme donna à boire à l'aviateur, qui put ainsi reprendre vie. Au cours de sa longue marche à travers les sables du désert, sous le soleil brûlant, l'aviateur avait trouvé cette rose des sables. Il la donna au bédouin en signe de reconnaissance. Cet aviateur, Marguerite, se nommait Antoine de Saint-Exupéry et il a écrit de merveilleuses histoires.

– Et comment cette rose des sables est-elle en ta possession ?

– Se sentant mourir, ce bédouin un jour me la donna, me sachant du pays d'où venait l'aviateur tombé dans les sables...

– J'en vois aussi une toute petite, dit Marguerite. Elle est grise et n'a pas les belles couleurs des autres. D'où vient-elle ?

– De la lune. C'est l'une des pierres qu'ont rapportées les astronautes lorsqu'ils firent moisson, là-haut, des échantillons du sol de notre satellite. Elle est à la fois témoin de notre temps et l'infime partie d'un autre monde que les hommes rêvaient de conquérir depuis des millénaires. Prends cette pierre, Marguerite ; prends-la, je te la donne. Elle aussi a peut-être un pouvoir insoupçonné, qui t'aidera tout au long des jours. Et maintenant, viens ! il se fait tard et le jour baisse.

Ils avaient tous écouté, transportés par le récit de l'enfant. Marguerite avait posé

la pierre de lune sur la table et ils contemplaient ce petit morceau d'un autre monde.

Les hôtes du Cheval-Blanc avaient pris place auprès de Marguerite, alors qu'elle racontait. Seul le vieil homme était resté à la grande table du milieu. Les yeux fermés, il semblait écouter l'enfant, lui aussi.

On voulut s'enquérir de lui avec un soudain respect. On s'aperçut alors qu'il avait rejoint le Royaume des contes merveilleux...

Jean des Vignes

(Fin)